

(SUR)VIVRE À LA PERTE PRÉCOCE DE SON (SES) PARENT(S) : EXPÉRIENCES ET RÉPERCUSSIONS DE L'ORPHELINAGE

Martin Julier-Costes, Charlène Feige, Julien Grange

Union nationale des associations familiales | « Recherches familiales »

2020/1 n° 17 | pages 35 à 44

ISSN 1763-718X

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-recherches-familiales-2020-1-page-35.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Union nationale des associations familiales.

© Union nationale des associations familiales. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

(S)UR)VIVRE À LA PERTE PRÉCOCE DE SON (SES) PARENT(S) : EXPÉRIENCES ET RÉPERCUSSIONS DE L'ORPHELINAGE

Martin Julier-Costes, Charlène Feige, Julien Grange

« Toute mort peut être considérée comme un désordre fondamental ou, pour utiliser un terme de portée plus philosophique, un désordre ontologique. »

Gaëlle Clavandier^[1]

Constatant l'absence de prise en compte spécifique des orphelins dans les pratiques d'accompagnement des travailleurs sociaux, nous avons cherché à comprendre les expériences de la perte d'un ou des parents et leurs répercussions dans la vie adulte à travers une étude qualitative (entretiens semi-directifs) et des ateliers de réflexion collective (ARC) composés d'orphelins, de proches et de professionnels. Cet article rend compte synthétiquement de notre démarche et de la dimension structurante du décès et de ses conséquences sur la construction de soi, des relations à autrui et de la construction de son rapport au monde tout au long de la vie adulte. Nous présenterons notamment les stratégies de survie face au désordre provoqué par la mort et comment, d'un événement subi, les interviewés sont parvenus à tenir, puis à reprendre la main, à (re)devenir acteur de leurs vies.

Cet article est issu d'une recherche^[2] portée par l'Institut de formation en travail social (IFTS) d'Échirolles, en Isère^[3], de janvier 2017 à mai 2018, et menée par trois socio-anthropologues. Cette recherche part du constat qu'en dehors d'initiatives personnelles ou de certaines équipes pour accompagner la fin de vie ou des personnes accompagnées en deuil, la question du décès et du deuil est institutionnellement peu pensée, dans le domaine du travail social comme ailleurs, notamment à l'école^[4], plus particulièrement s'agissant de l'expérience d'enfants de parent(s)

[1] Gaëlle CLAVANDIER, *La mort collective: Pour une sociologie des catastrophes*, CNRS Sociologie, p. 116.

[2] Cette recherche a bénéficié du soutien de la Fondation Ocirp (Organisme commun des instituts de rentes et de prévoyances) dans le cadre de son appel à projet de recherche « Orphelinage » ouvert aux sciences humaines et sociales et aux sciences médicales.

[3] Martin JULIER-COSTES, Charlène FEIGE, Julien GRANGE, « Comprendre l'expérience d'enfants et de jeunes adultes de parent(s) décédé(s). Perdre un (ses) parent(s) avant 25 ans », Rapport de recherche, IFTS-Fondation Ocirp, février 2019, 169 p. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02325653>

[4] *La mort dans les institutions*, Revue Empan, n° 97, 2015 ; Christine FAWER CAPUTO, Martin JULIERS-COSTES, *La mort à l'école. Annoncer, accueillir, accompagner*, De Boeck Supérieur, 2015 ; Françoise MOHAËR, « Faire silence sur la mort d'un proche... pour protéger ? », *Champ social/Le Sociographe*, n° 50, 2015, pp. 105-110.

décédé(s). Notre recherche qualitative et sa méthodologie visait à comprendre l'expérience et le vécu des orphelins en la reliant à des enjeux de formation (initiale et continue) et en associant tous les acteurs impliqués^[5] dans ces situations (orphelins^[6], parents, professionnels) afin de faire émerger des pistes d'actions et d'accompagnement.

Après avoir exposé notre démarche de recherche en lien avec l'expérience de l'orphelinage, nous montrerons comment les interviewés reprennent la main sur leur vie, comment le trouble du décès et de la perte, persistant dans le temps, revient sur le devant de la scène à certains moments de leur existence. Nous aborderons ensuite en quoi les interviewés présentent un rapport au monde spécifique, qui oscille entre méfiance et défiance vis-à-vis de la vie et où le besoin de contrôle est une tendance récurrente. Il s'agira enfin de montrer comment ils parviennent, bon gré mal gré, à faire de leur expérience de l'orphelinage un moteur, un creuset des significations et de valeurs qu'ils actualisent dans leur(s) activité(s) et dans ce qu'ils font de leur vie.

◀ Méthode

Cette recherche a comporté deux phases d'enquête.

Lors de la première phase, nous avons effectué des entretiens individuels semi-directifs auprès de 14 orphelins de père, 9 orphelins de mère et 2 orphelins de père et de mère^[7], généralement à leur domicile. Les entretiens ont duré entre 2 heures et 4 heures 30. Les orphelins interrogés ont tous perdu un de leurs parents ou les deux avant l'âge de 25 ans. Ils ont aujourd'hui entre 19 et un peu plus de 50 ans et possèdent des profils variés selon le sexe, l'âge actuel et au décès, les circonstances du décès. Il s'agissait de recueillir leur témoignage et d'interroger les répercussions du décès précoce d'un parent ou des deux sur leur parcours à court, moyen et long termes. Une quinzaine d'autres entretiens ont été effectués avec des professionnels de la Caisse d'allocations familiales d'Isère, de l'Académie de Grenoble pour l'Éducation nationale, des associations locales, avec des psychologues et des proches d'orphelins. Nous avons ainsi exploré les différentes formes de soutiens et d'accompagnements possibles ou existants. Les entretiens, retranscrits et analysés, ont servi de socle pour des ateliers de réflexion collective (ARC) réunissant orphelins, professionnels et parents d'orphelins. La démarche de cette seconde phase était de soumettre les éléments d'analyse issus des entretiens individuels pour les approfondir collectivement. En misant sur la diversité des expériences vécues, de leur richesse et de leur caractère parfois contradictoire, voire paradoxal, nous souhaitons également co-construire des pistes d'actions et de formation avec les participants à ces ARC. Ces groupes de travail ont eu lieu trois samedis matin de suite, au sein de l'Institut de formation, et ont réuni de 11 à 19 personnes selon les séances ; certain-e-s ont participé à un, deux ou aux trois ateliers.

[5] Danilo MARTUCCELLI, « La production des connaissances sociologiques et leur appropriation par les acteurs », De Boeck Supérieur, coll. « Éducation et sociétés », n° 9, 2002, pp. 27-38.

[6] Nous souhaitons remercier les personnes interrogées dans le cadre de cette enquête, notamment les orphelins qui déploient une énergie impressionnante pour vivre avec cet événement particulier et ses conséquences. Cet article est une des manières de leur rendre ce qu'ils ont accepté de nous donner *via* leur témoignage.

[7] Nous reprenons la définition donnée de la population des orphelins précoces de l'Ined, dans Cécile FLAMMANT, Sophie PENNEC, Laurent TOULEMON (2015), *L'orphelinage en France : une approche démographique*, Ined, rapport pour la Fondation Ocirp, 52 p. Voir également l'article qu'ils ont écrit dans le présent numéro, pp. 7-21.

Compte tenu des probables implications intimes et personnelles d'un tel sujet investigué pendant 18 mois, nous avons également intégré à ce cadre méthodologique une analyse des pratiques pour chercheurs intitulé *Dispositif expérimental de réflexivité*. À raison d'une heure et demie par mois, nous avons pu bénéficier du regard extérieur d'une psychologue.

◀ Un recueil de la parole à visée non-thérapeutique

Notre approche n'est pas inscrite dans un cadre thérapeutique^[8], de soin ou encore de diagnostic. Les discours recueillis ont été explicitement désignés comme des témoignages pour une recherche sociologique, tous les participants ayant signé une fiche de consentement éclairé à laquelle étaient jointes une liste des associations de soutien pour personnes endeuillées et les coordonnées de deux psychologues reconnus pour leur accompagnement. Plusieurs interviewés ont d'ailleurs souligné l'importance de pouvoir témoigner sans être associé à un cadre ou protocole thérapeutique. Pour certain-e-s, cela a fortement contribué à leur décision de participer à une étude où ils n'étaient pas sollicités en tant que patient ou personne à soigner.

Pour reprendre un point de vue interactionniste, le cadre de l'interaction diffère de la relation soignant/soigné ou encore thérapeute/patient. Par l'entretien semi-directif et les ARC, les participants ont bénéficié d'un statut d'informateur détenant une expertise singulière. Témoins et narrateurs de leur propre trajectoire, ils ont restitué leur expérience dans un ou des temps définis, à l'aide du chercheur dont les questions étaient semi-directives, posées dans un temps limité et dont les réponses étaient conçues comme pouvant ultérieurement servir à d'autres. Les interviewés l'ayant souhaité ont eu accès à leur retranscription d'entretien et tous les participants ont systématiquement été informés des avancements de l'enquête, notamment de la journée du 3 octobre 2018 à l'EHESS avec les actes des interventions orales retranscrites. Le rapport final leur a également été transmis.

Parce qu'elle n'est pas à visée thérapeutique, notre enquête donne donc probablement à voir d'autres profils d'orphelins et c'est ce qui en fait aussi la richesse. En outre, l'orphelinage, et plus largement la question du deuil, sont largement associés à la psychologie – plusieurs interviewés ont accepté d'échanger avec nous justement parce que nous n'étions pas des psychologues. Cette recherche contribue ainsi à éclairer l'expérience du deuil à travers un autre vocabulaire et une autre grammaire. En ce sens, il est essentiel et constructif de multiplier les points de vue, mais aussi d'identifier leurs limites méthodologiques et les impacts sur la production des savoirs. Une des limites de notre démarche est que nous avons eu accès à des personnes en capacités, à ce moment-là, de venir nous parler de leur expérience, de témoigner. Ceci exclut donc celles, pour qui en parler pose problème (dans ce cadre ou en général), qui tout simplement ne souhaitent pas en faire part à des chercheurs ou encore qui n'ont pas été informées de l'enquête.

[8] Il est évident néanmoins que l'entretien et/ou les ARC peuvent avoir eu un effet thérapeutique pour certains interviewés, bien que cela ne soit pas leur objectif.

◀ Comprendre l'expérience de l'orphelinage et ses répercussions

Le premier objectif était de mieux comprendre l'expérience de la perte d'un ou des parents et comment les interviewés perçoivent et vivent aujourd'hui cette expérience, parfois plusieurs décennies plus tard. À partir de l'analyse des témoignages recueillis, nous avons mis en exergue les répercussions récurrentes de l'orphelinage précoce sur la vie sociale des individus : au plan de la scolarité, de la santé, de la vie affective, familiale et professionnelle. Nous avons ainsi identifié l'incidence (subjective) de l'orphelinage sur les parcours, les trajectoires, les conduites de vie, les problématiques existentielles et sociales (rapport au monde, à autrui, à soi-même) des individus concernés.

Au-delà des singularités de leurs expériences et de leurs parcours, les interviewés nous parlaient tous un peu, au fond, de la même chose. Pas seulement de leur souffrance et de leur deuil, mais peut-être davantage, et comme à rebrousse-poil de l'imaginaire toujours un peu larmoyant auquel renvoie le terme d'orphelin^[9], de la façon dont ils sont parvenus, face au désordre provoqué par la mort et malgré le caractère indélébile de la perte, à tenir d'abord, puis, peu à peu, à retrouver prise sur leur vie : à reprendre la main, et, là où ils avaient d'abord subi passivement leur infortune, à (re)devenir acteur de leurs vies.

Cette perspective s'est vite imposée comme un des fils rouges de l'analyse. Paramètre incontournable de leur vie sociale et intime, l'orphelinage va pour la grande majorité des interviewés produire des répercussions psychiques et sociales à moyen et long termes. Il se présente également, sur la durée, comme un élément essentiel de la construction de soi : un élément moteur de ce que l'individu fait ou veut faire, de la manière dont il donne sens et valeur à ce qu'il vit ; un creuset des motifs à partir desquels il se représente et agit dans le monde et vis-à-vis des autres.

◀ Tenir et être soutenu : reprendre la main

Sans omettre les difficultés à vivre la perte et ses conséquences tout au long de leur vie, nous insistons ici sur ce que les interviewés ont identifié comme éléments clefs de ce qui leur a permis de tenir et d'« avancer ».

Comme si les réponses n'étaient plus/pas évidentes, beaucoup de questions semblent avoir été posées en creux par les interviewés et les participants sur la place à accorder aux enfants orphelins lors des funérailles et comment les considérer et les intégrer dans ces moments cruciaux, notamment au sujet du corps du parent défunt. Nombreux n'ont pas pu le voir et selon eux, il peut être bon pour l'enfant de voir son parent défunt ; mais il est tout aussi important de respecter son choix de ne pas le voir.

Lors de la cérémonie, plusieurs ont dit avoir pu « se tenir » et faire « bonne figure », leur place d'enfant ayant été reconnue, comme Sophie : « *Je ne me sentais pas au fond du trou... parce que, parce qu'on était très soutenus et parce que j'étais très occupée [...]. Je faisais ce que j'avais à faire et puis je n'avais pas envie de sombrer non plus [...]. J'étais plus sur tout ce qui est petits fours, machin, pour recevoir les gens... et puis aider ma mère à faire les choses à la maison.* »

[9] Voir notamment Jacques BAROU, « La figure de l'orphelin », *L'école des parents*, n° 616, 2015, <https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2015-5.html>

Élodie assiste à la cérémonie à l'église, mais ne va pas au cimetière et reste avec une amie de sa mère. Son père refuse qu'elle y aille, alors qu'elle insiste : « *Avec le recul que j'ai de l'adulte, je comprends, et puis sur le coup je me disais : "Mais pourquoi ?" J'avais envie d'être partout ! Enfin, c'était ma mère, j'avais envie d'y être, j'avais envie que les gens voient que j'y étais.* » Sans avoir beaucoup participé aux funérailles, de nombreux interviewés évoquent aussi la présence des proches, des petits détails et/ou des instants particulièrement intenses qui les ont profondément marqués et qui finalement témoignent de leur considération et de leur sollicitude afin que les enfants puissent décider de ce qu'ils souhaitaient faire, ou non.

Les interviewés insistent donc sur l'importance de se sentir partie prenante des événements, acteur de la situation ou tout du moins ne pas se sentir dépossédé, dans des moments où justement tout semble leur échapper. Beaucoup décrivent par exemple les obsèques comme s'ils avaient été des observateurs, voire des « *étrangers* ». Pour d'autres encore, il leur a manqué des explications sur le déroulement des obsèques et/ou sur les pratiques et les gestes mis en scène. Lors des groupes de réflexion collective (ARC), les participants ont pu identifier des leviers afin de rendre l'enfant davantage acteur des funérailles^[10] : 1) le préparer : expliquer ce que sont des funérailles, le déroulement, à quoi doit-il s'attendre (cérémonies, gens tristes/qui pleurent) ; 2) avoir les mots justes, pas d'euphémisme (« *parti* », « *au ciel* », etc.) ; 3) le faire participer à son niveau (le lui proposer sans lui imposer) ; 4) certains se demandent si un professionnel (ou un proche) peut aider la famille, si besoin, à préparer l'enfant, notamment si le parent survivant ne se sent pas capable, n'y arrive pas, ne sait pas comment faire.

La question autour de la place des enfants lors des funérailles illustre bien la problématique à laquelle les orphelins sont souvent confrontés, celle de se sentir dépossédé des choses qu'ils pourraient, voudraient, voire devraient, selon eux, faire. Souvent, on a décidé pour eux ou on n'a pas pris le temps d'expliquer, de demander et de réfléchir à ce qu'ils souhaitaient ou pouvaient faire, ou non.

Le retour à l'école et la fête des mères/pères sont également symptomatiques. La plupart des interviewés disent avoir apprécié retourner à l'école assez rapidement, mais aussi qu'on les associe à ce qui allait être dit ou non, à qui et comment, à l'instar de Paola : « *C'est ma maman, en accord avec moi et motivée par la maîtresse, qui a décidé que je reprendrais l'école à la rentrée des vacances de Noël. C'était une semaine après le décès [...]. Ma maman a rencontré le directeur de l'école, avec moi, pour discuter de mon ressenti [...]. Rien n'a été fait à mon retour et j'en étais contente, car cela était déjà assez dur d'affronter le regard des autres. Je sais juste qu'avant mon arrivée dans la classe, la maîtresse a parlé aux élèves en leur demandant d'être gentils avec moi. La maîtresse était plus attentive à mon bien-être, mais cela ne m'a pas gênée, au contraire.* »

Ceci se retrouve également avec la fête des mères/pères : « *On avait fait le dessin de notre mère au fusain, ben, elle m'avait dit : "Tu l'offriras à ton papa". Voilà, elle m'adaptait un peu les trucs, elle me disait : est-ce que ça te va si on le fait ? Elle s'assurait que j'y trouve une utilité quand même, mais elle ne changeait pas tout pour moi et j'aurais pas voulu qu'on change tout pour moi... Au contraire parce que ce serait encore rappeler que : "Pauvre petite bichette !" [...]. J'aime qu'on ait de la considération [...] mais je n'ai pas envie qu'on change les autres, qu'on oblige les autres à faire des trucs, voilà, eux, ils ont leur mère et tant mieux ! Donc, ça m'aurait*

[10] Martin JULIER-COSTES, Charène FEIGE, Julien GRANGE, 2019, *op. cit.*, p. 26.

plus pesé que, au contraire, on dise : “Bon ben on ne fait pas de cadeau de fête des mères.” Non, j’ai bien envie de faire comme tout le monde, faire des dessins, c’est sympa ! » À l’instar de Paola, nombreux sont les enfants qui ne souhaitent pas que les adultes changent forcément leurs comportements à leur égard et les activités, mais au contraire apprécient un retour à une certaine normalité, tout en bénéficiant de quelques adaptations.

Conjointement, en comparant les parcours, nous avons identifié que ce qui fait soutien pour les uns peut être un frein, voire une entrave, pour les autres : les tentatives de réconfort ; les funérailles (y aller ou pas, être impliqué ou pas) ; la famille (resserrement/délitement des liens ; présence/absence de la famille élargie ; aider son parent) ; l’école (le retour, les enseignants, la scolarité) ; les psychologues ; les pairs, les proches ; le village ou le quartier.

Effectivement, sur de nombreux points d’appui, nous avons recueilli tout et son inverse, avec une ambiguïté et des paradoxes assez importants, sur des aspects à la fois soutenant pour certains et complètement étouffants pour d’autres. Par exemple, les incitations à la parole, et c’est une expression que beaucoup utilisent, à « *avancer* ». Certains orphelins l’ont vécu comme une injonction à parler et une injonction à avancer, ce qui les a freinés ; pour d’autres, cela a été soutenant et bienvenu. En revanche, ce qui n’a pas fait soutien à une période de leur vie a pu le devenir plus tard : consulter un thérapeute, reproduire un temps rituel, rencontrer un enseignant qui aura les mots justes ou la bonne attention au bon moment. Enfin et de manière unanime, le fait d’être écouté et plus précisément de se sentir écouté, pouvoir déposer ce qu’on a à dire, quand on a besoin de le dire et sans jugement, n’est jamais perçu comme un frein.

◀ Un trouble qui persiste : la structuration d’un rapport au monde singulier

Si un certain nombre de choses tendent à remettre l’individu en position d’acteur et à lui permettre de reprendre la main sur sa vie et très simplement d’« aller mieux », l’équilibre reste précaire, les trajectoires souvent bancales. Les individus concernés arrivent à « vivre avec », mais vont rester sur la brèche dans plusieurs sphères de leur existence, et pour beaucoup conservent une fragilité certaine. De fait, les troubles liés à l’expérience du décès précoce du/des parents, et plus largement à l’expérience globale de l’orphelinage, peuvent toujours « revenir sur le devant de la scène », tout au long de leur vie, et plus précisément en certains moments-clés de leur parcours.

Ces moments charnières sont assez classiquement : l’adolescence ; la naissance du premier enfant et le fait de devenir parent ; mais aussi la coïncidence des âges : c’est-à-dire le fait d’atteindre l’âge de son parent décédé et/ou de voir ses enfants atteindre l’âge que l’on avait soi-même au décès de son (ses) parent(s). Ils se présentent comme des moments, précisément, de (re)basculé complet où le retour du trouble atteint des pics et provoque de véritables crises ; des occasions également, ou pas, de reconstruire son histoire et un nouvel équilibre face à ce désordre et ses conséquences. Des situations de transition sont aussi évoquées par les interviewés : entrée dans la vie étudiante ou professionnelle, déménagement, mise en couple, réussite, obtention d’un diplôme, peuvent être des occasions de retour de trouble, mais qui ne vont pas toujours provoquer de crise aussi intense, ou être aussi intensément éprouvée.

Le trouble revient de façon particulièrement vive lors de ces moments-clés, mais de manière plus diffuse dans le quotidien, les interviewés témoignent pour leur grande majorité être affectés par des angoisses, troubles psychosomatiques, et relationnels, qui les parasitent, voire pour certains leur donnent le sentiment d'être « *handicapés* » dans leur vie privée et dans leur vie sociale. Le décès précoce du / des parent(s) a un impact profond et des répercussions durables sur la manière de percevoir l'existence. L'expérience précoce de la mort induit la découverte de la précarité de la vie – « la vie est un CDD dont on ne connaît pas la fin »^[11] – et une méfiance généralisée à l'endroit de cette vie qui porte en elle la promesse de la mort. Un groupe de participants aux ARC résumant la chose de la manière qui suit : « *Comment fait-on pour vivre avec la peur ?* »
Peur de perdre ceux qu'on aime : le parent restant d'abord, comme cette interviewée qui se souvient avoir été prise de panique lorsque sa mère la laissait deux heures durant à l'anniversaire d'une petite copine ou lorsqu'elle rentrait du travail plus tard que prévu. Elle fait alors de véritables « *crises d'angoisse* », qu'elle s'efforce de court-circuiter comme elle peut et dont sa mère ne « *mesure* » pas vraiment ni l'intensité, ni l'ampleur du problème, puisqu'elle lui dit : « *C'est bon t'es grande maintenant !* »

Peur de perdre leur conjoint plus tard, et surtout – les témoignages abondent à ce propos – leurs enfants lorsqu'ils deviennent parent. Peur panique et irréprouvable, elle concerne aussi souvent leur propre mort, notamment lorsqu'ils approchent de l'âge qu'avait leur parent au décès, ou lorsque leur propre enfant approche de l'âge qu'ils avaient eux-mêmes au décès de leur parent, où la crainte de mourir soi-même est aussi parfois ici clairement liée à la crainte de laisser, à leur tour, leurs enfants orphelins.

◀ Stratégies et tactiques de survie

Nombreux sont donc les interviewés qui éprouvent des peurs et des angoisses de mort pour leurs proches, qui sont obsédés par une anticipation du pire (« le pire peut/va arriver »), qui se disent hypocondriaques (Richard) ou qui évoquent des troubles psychosomatiques (Bruno, Carole). Beaucoup disent manquer de confiance en eux, manquer d'estime de soi ou encore se sentent « *handicapés* » dans leur vie (Karine, Sophie). En ce sens, tous se retrouvent sur un rapport au monde fondé sur une méfiance aiguë à l'endroit de la vie. « C'est ainsi tout l'horizon d'attente – ou l'ensemble des attentes socialement standardisées qui règlent la relation d'un individu à autrui et au monde – qui semble s'être structuré, chez nos interviewés, autour du constat qu'il est toujours possible que “la réalité s'écarte radicalement de ce qu'on se croyait en droit d'attendre d'elle” ».^[12]

Pour surmonter ou court-circuiter ces angoisses, des stratégies (ou plutôt des tactiques, souvent sous-optimales) sont déployées, qui prennent souvent la forme d'une « hyper-vigilance » et de la recherche d'un « hyper-contrôle ». Formes adaptatives qui tendent à donner l'impression qu'on peut agir sur ce qui précisément nous dépasse, tendance à vouloir tout anticiper (qui peut

[11] Métaphore mobilisée dans l'analyse et qui s'appuie sur les notions de précarité objective et subjective issues de la sociologie du travail de Danièle LINHART : *La Comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la surhumanisation managériale*, érès, 2015 ; « Une précarisation subjective du travail ? », *Annales des Mines. Réalités industrielles*, n° 1, 2011, pp. 27-34.

[12] Martin JULIER-COSTES, Charlène FEIGE, Julien GRANGE, 2019, *op.cit.*, p. 67.

toutefois s'avérer particulièrement usante à la longue). Ce sont les parents qui nous en parlent beaucoup : sentiment d'incapacité, d'illégitimité, mais aussi « hyper-parentalité » et volonté d'« hyper-contrôle », comme Adrien qui se dit obsédé par la sécurité de ses enfants (bain, école, mises en garde systématique). Il évoque notamment combien il est « *tétanisé* », « *parano* », « *insupportable* », « *tout le temps en train de surveiller, de me mettre au bord de l'eau* » lorsqu'ils vont à la plage en famille et les « *cauchemars de noyade* » qu'il fait de manière répétée lors des vacances au bord de la mer.

Revers de la méfiance, où la stratégie est plutôt l'évitement, la défiance va plutôt se caractériser par la confrontation. Adrien donne par exemple volontairement une mauvaise indication de trajet à son fils pour voir s'il s'en sort quand même, retrouve son chemin par lui-même. Manière de s'assurer que ses enfants sont capables de « *se débrouiller* » (le cas échéant sans lui), mais qui ne l'empêche pas de s'inquiéter malgré tout jusqu'à ce qu'ils soient enfin rentrés à la maison. Édith, dont le père est mort dans un accident de vélo, finit quant à elle, malgré la peur, par partir en vacances à vélo avec son conjoint et ses enfants.

Chez quelques interviewés, la défiance a pris la forme d'un véritable mode de vie. Ils tendent à aborder l'existence comme un perpétuel combat, à s'affirmer dans la confrontation aux épreuves, où le mot d'ordre est d'« *avancer* », un peu à la manière de rouleaux-compresseurs. Antoine en est un des exemples emblématiques puisqu'il persiste et signe : « *Il faut que ce soit difficile.* » Suite à la mort de sa mère, son père lui semble devenir « *défaillant* ». Il manifeste des problèmes de comportement à l'école et arrête sa scolarité sans avoir passé le bac. Il se forme sur le tas aux BTP, puis s'engage dans l'armée où il décroche un à un et de manière effrénée presque tous les records sportifs militaires en cette période. En confrontation récurrente avec l'autorité et la discipline militaire, il quitte l'armée pour devenir éducateur sportif en banlieue. Il reprend ses études et sort parmi les premiers au concours de l'IUFM et construit actuellement sa troisième maison familiale, presque tout seul. Enfin, la défiance étant bien une forme de méfiance, la pratique intensive de multiples sports par toute la famille est selon lui une manière de se garantir une bonne santé, une manière de conjurer le risque de mort précoce.

Finalement, l'ensemble des interviewés vit un équilibre très précaire. Tous ont une manière assez particulière d'envisager la vie et d'être au monde. Beaucoup d'entre eux et d'entre elles, soit se méfient de la vie, soit s'en défient, ou un peu des deux, selon les moments de vie et les situations. Ce rapport défiance-méfiance est plus intense à certains moments de la vie et peut être un peu oublié à d'autres, mais va toujours pouvoir, éventuellement, ré-émerger. Formes adaptatives qui répondent aux troubles liés à leur orphelinage, la méfiance et la défiance, la volonté de contrôle, tendent de fait à rendre aux individus concernés la vie à la fois possible et impossible.

◀ Aller mieux, ou « en faire quelque chose »

Bon an mal an, les interviewés ont réussi malgré tout, à survivre à cet événement et à ses conséquences. L'événement initialement destructeur est devenu quelque chose de fondateur, et si les individus ont pour la grande majorité d'entre eux le sentiment d'« aller mieux », c'est que tous sont parvenus, à des degrés et par des moyens divers, à faire de cet événement-là un moteur de ce qu'ils font, et de ce qu'ils sont, de la manière dont ils se définissent, se situent et agissent dans

le monde. Ainsi, ce qu'ils ont pu mettre en œuvre pour survivre et continuer à vivre est devenu une ressource : « *Ce n'est pas une chance, mais une force pour la vie* » (Karine) ; un creuset de compétences pour Élodie, dont elle « *se sert toujours autant* ».

D'une certaine façon, le décès précoce du parent est *nécessairement* fondateur, et les orphelins sont comme « sommés » de faire quelque chose de leur orphelinage^[13]. Donner du sens à l'événement et à la mort en général, maintenir une relation au parent défunt (cimetière ; photos ; micro-rituels de protection ou de commémoration), assumer/actualiser sa filiation avec le parent décédé, un héritage et, le cas échéant, une transmission (réappropriation des objets, pratiques, goûts du parent défunt : construction de soi et de son identité héritée), sont autant de manière, déjà, d'en faire quelque chose.

Mais il s'agit aussi, et peut-être plus encore, de faire quelque chose de sa vie (scolarité, activité professionnelle, artistique, sportive, associative) qui – de façon plus ou moins consciente et explicite – permette de mettre son expérience et ses troubles au travail, en signification, en valeurs, en action. Activités dans le cadre desquelles l'individu parvient, pour paraphraser Jean-Paul Sartre, à « faire quelque chose de ce que la vie a fait de lui », et où pour le dire comme Pierre Bourdieu : « Le problème est : "Comment travailler sa propre expérience pour en faire quelque chose ?" »^[14] Ainsi, « les individus interviewés tendent-ils à transformer leurs problèmes existentiels d'orphelins (et parfois plus spécifiquement d'orphelin de *tel* individu) en une grille de lecture de la réalité, où leurs choix et leurs actions, leurs manières de se conduire et d'agir dans le monde, sont en lien plus ou moins étroit avec leur expérience du décès et de l'orphelinage : à la fois dans la mesure où ils s'y enracinent et dans la mesure où ils tendent à la « sublimer »^[15]. Un certain nombre d'entre eux nous donnent en effet à voir différentes manières de faire quelque chose dans/de leur vie qui se révèle significatif en regard de leur orphelinage.

Bruno a comme une révélation, lorsqu'il entend un peu fortuitement dans un café socio un professionnel parler du métier d'opérateur de pompes funèbres. Les compétences acquises, en quelque sorte, lors de la dépression de sa maman (prendre soin), la mission de service à la personne à laquelle il a pris goût en travaillant dans l'hôtellerie avec son père suite au décès de sa mère, et enfin la proximité avec le deuil, la mort, et l'opportunité d'avoir une posture active face à la mort là où il avait passivement subi celle de sa mère – puisqu'il devient rapidement maître de cérémonie –, sont autant d'éléments qui trouvent à se cristalliser et à prendre sens dans cette pratique professionnelle. Aujourd'hui, lors de la minute de silence consacrée au défunt à la fin des funérailles, donc de nombreuses fois chaque jour, Bruno se recueille et pense à sa mère.

De nombreux interviewés et participants aux ARC travaillent également dans le service à la personne, dans les métiers de la santé et du soin, et/ou auprès des enfants : des enseignants, des psychologues, une infirmière, une assistante maternelle, une formatrice. Autant de manières de se tourner vers autrui avec soin et attention, et de faire bénéficier « les autres » de compétences

[13] Cela peut être à double tranchant : injonction à avancer, à « s'en sortir » qui donne parfois aux orphelins l'impression d'être pris, tout en en n'ayant pas l'étoffe, pour des « super-héros ».

[14] « Pierre Bourdieu ne disait pas autre chose lorsque, répondant à une question d'un étudiant au sujet du rôle de l'expérience personnelle dans son œuvre sociologique, il prenait l'exemple de Michel Foucault : "Les problèmes qu'il a posés sur l'anormalité, sur la médecine, n'auraient pas été ce qu'ils ont été s'il ne les avait pas rencontrés en tant qu'homosexuel et il n'y a qu'un Foucault. Ce qu'il a fait, c'est qu'il a transformé des problèmes existentiels d'homosexuel, ses souffrances, ses questions, en problèmes scientifiques" (*La sociologie est un sport de combat*, film de Pierre Carles, 2001) » ; in Bernard LAHIRE, *Franz Kafka : Éléments pour une théorie de la création littéraire*, La Découverte, 2010, note de bas de page n° 41.

[15] Martin JULIER-COSTES, Charène FEIGE, Julien GRANGE, 2019, *op.cit.*, p. 96.

acquises dans le cadre de leur expérience de l'orphelinage. Alicia finit ses études et se destine à devenir psychologue, parce qu'elle a eu justement un parcours particulièrement chaotique et eu affaire à des professionnels (éducateurs, thérapeutes, médecins) qui n'ont pas toujours été à la hauteur. Elle déclare : « *Si ça peut empêcher ne serait-ce qu'un autre enfant de vivre ce que j'ai vécu j'aurai tout gagné !* »

Adrien, devenu professeur des universités, dépasse les ambitions intellectuelles de son père et les attentes de la famille en termes de capital culturel et de statut social. Il devient dans sa discipline – on a noté *supra* les angoisses quant à la sécurité de ses enfants – un spécialiste reconnu de la question des risques. Sophie dit aussi lutter pour apaiser ses angoisses, « *rationaliser* » son rapport au risque : « *Tout risque me faisait complètement péter les plombs... j'avais une appréciation du risque qui était exacerbée* » ; elle dit par ailleurs sa hantise de laisser venir sa peine, sa peur de se « *laisser submerger* » par un chagrin « *cataclysmique* ». Or, elle est ingénieure et accompagne les collectivités pour l'élaboration des plans de prévention des risques inondation et évalue la capacité de résistance des barrages aux crues extrêmes, et statistiquement rares. Mélanie dont la mère meurt d'une crise cardiaque, chez elle, en pleine nuit, lorsqu'elle était enfant, travaille dans l'administration d'une entreprise qui s'occupe d'apnée du sommeil et dont la mission est de réduire le risque de mort des patients pendant la nuit.

Pour certains, en faire quelque chose peut aussi advenir dans le fait de devenir parent à son tour, et, moyennant quelques angoisses, à trouver son épanouissement dans sa paternité / maternité. D'autres auront écrit un ouvrage pour dire ce que cela leur a fait et témoigner, ou une œuvre littéraire pour « donner une autre existence » au parent défunt et le « faire revivre en dehors de soi »^[16]. Pour d'autres enfin, la participation à cette recherche et le fait de témoigner pour que cela puisse servir à d'autres orphelins, est aussi une manière de faire quelque chose de cet événement biographique.

◀ Conclusion

Les orphelins interrogés déploient une énergie impressionnante pour tenir face à un événement subi et destructeur. Tous sont en lutte avec la vie, avec leur vie. Face à ce désordre ontologique, ils tentent de reprendre la main sur (leur) vie, de retrouver un certain équilibre, pour en faire un élément fondateur/créateur de quelque chose de constructif, malgré la persistance et les retours toujours possibles du trouble. Dans les trajectoires individuelles, ces répercussions revêtent des formes différentes qui n'ont rien de mécanique, d'univoque ou d'unilatéral, ni de continu. À cet égard, cette recherche a mis en lumière combien l'expérience de l'orphelinage est structurante et a des répercussions sur le plan de la construction de soi, des relations à autrui et de la construction de son rapport au monde tout au long de la vie adulte. Si elle doit être accompagnée, l'expérience de l'orphelinage mérite alors d'être saisie dans la singularité des situations et dans la dynamique des parcours de vie des individus.

[16] « *J'en suis plus content que tous les autres livres que j'ai fait [...]. C'est un contentement de la faire revivre en dehors de moi. [...] Elle n'existait que par moi, or, je lui ai donné une autre existence [...]. Quand je relisais les épreuves il m'arrivait encore de pleurer [...]. À 96 ans, je n'ai pas oublié ma mère [...]. C'est curieux comme elle reste présente en moi de façon indélébile* », Edgar MORIN à propos de son roman de jeunesse récemment publié, *L'île de Luna*, sur France Inter, « L'heure bleue », Laure Adler, émission du 22 novembre 2017.